**Module : Etude de textes de civilisation**

 **Niveau : 3ème année**

 **De la civilisation aux cultures**

Civilisation s’oppose à barbarie. Cependant, le sens du premier mot change considérablement si nous le mettons au pluriel. Les civilisations ne correspondent plus à une catégorie morale et intellectuelle atemporelle, mais à des formations historiques qui apparaissent et disparaissent, caractérisées par la présence de nombreux traits liés tant à la vie matérielle qu’à celle de l’esprit. C’est en ce sens qu’on parle de civilisation chinoise ou indienne, persane ou byzantine.

À la différence de ce que l’on pouvait observer concernant les deux sens du mot « barbare », relatif et absolu, entre lesquels se maintenait une certaine continuité et qui formaient une hiérarchie, les deux sens de « civilisation », illustrés par le singulier et le pluriel, sont indépendants l’un de l’autre. Pour lever toute ambiguïté, je choisis donc d’employer ici « civilisation » uniquement au singulier, et de désigner le sens de son pluriel par l’un de ses quasi-synonymes, porteur du reste du même double sens : c’est le mot « cultures », au pluriel. Ces deux termes, « civilisation » et « culture », ont été employés différemment dans les différentes langues européennes et par différents auteurs. Ici, la civilisation sera toujours une, et opposée à la barbarie ; les cultures, plurielles.

Il faut ajouter cependant que, depuis plus de deux siècles, « culture » a pris un sens plus large que celui qui en faisait un synonyme de « civilisation ». Ce sont les ethnologues qui en sont, en grande partie, responsables. Ils se sont aperçus en effet que les sociétés étudiées par eux, souvent dépourvues d’écriture, de monuments et d’œuvres comme celles que nous associons habituellement à l’idée de culture, possédaient néanmoins des pratiques et des artefacts qui y jouaient un rôle analogue ; ils les ont appelés, à leur tour, « cultures ». Ce sens « ethnologique » s’est imposé aujourd’hui ; du reste, l’ethnologie est aussi appelée « anthropologie culturelle ». Si le mot est pris dans ce sens large, descriptif et non plus évaluatif, tout groupe humain a une culture : c’est le nom donné à l’ensemble des caractéristiques de sa vie sociale, aux façons de vivre et de penser collectives, aux formes et styles d’organisation du temps et de l’espace, ce qui inclut langue, religion, structures familiales, modes de construction des maisons, outils, manières de manger et de se vêtir. De plus, les membres du groupe – or il faut garder présent à l’esprit qu’ils peuvent être quelques dizaines seulement ou plusieurs centaines de millions – intériorisent ces caractéristiques sous forme de représentations mentales. La culture existe donc à deux niveaux étroitement reliés, celui des pratiques sociales et celui de l’image que laissent celles-ci dans l’esprit des membres de la communauté.

Ce n’est pas leur contenu qui en détermine le caractère « culturel », mais leur diffusion : la culture est forcément collective. Elle présuppose donc la communication, dont elle est un des résultats. En tant que représentation, la culture nous livre aussi une interprétation du monde, un modèle miniature, une carte en quelque sorte, qui nous permet de nous y orienter ; posséder une culture signifie qu’on tient à sa disposition une pré organisation de l’expérience vécue. La culture repose à la fois sur une mémoire commune (nous apprenons la même langue, la même histoire, les mêmes traditions) et sur des règles de vie communes (nous parlons de manière à nous faire comprendre, nous tenons compte des codes en vigueur dans notre société) ; elle est tournée en même temps vers le passé et vers le présent. Telle est l’opinion partagée des ethnologues du XXe siècle. La culture, écrit Bronislaw Malinowski, est « un vaste appareil […] qui permet à l’homme d’affronter les problèmes concrets et précis qui se posent à lui ». Selon Claude Lévi-Strauss, la culture inclut « toutes les attitudes ou aptitudes apprises par l’homme en tant que membre d’une société ». « Il n’existe pas de nature humaine indépendante de la culture, ajoute Clifford Geertz. Sans hommes, pas de culture, évidemment ; mais également, et plus significativement, sans culture, pas d’hommes22. » Il est dans la nature même de l’être humain d’avoir une culture.

Pourquoi en est-il ainsi ? On peut l’expliquer par les caractéristiques physiques de l’espèce humaine. Comparés aux autres animaux, les humains disposent d’une plus grande liberté vis-à-vis de leurs déterminations biologiques : d’un lieu à l’autre, ils choisissent des nourritures différentes, organisent différemment leur habitat ou le déroulement de leur journée, s’occupent de leur progéniture des manières les plus variées, expriment différemment leurs émotions. Nous serions plongés dans le désarroi et le chaos si les communautés dans lesquelles nous naissons et grandissons n’avaient pas opéré d’avance certains choix, et restreint de cette manière l’immense champ des possibles. La culture prend le relais de la génétique. « En somme, poursuit Geertz, nous sommes des animaux incomplets ou inachevés qui se complètent et s’achèvent par le moyen de la culture. […] Entre ce que notre corps nous dit et ce que nous devons savoir pour fonctionner normalement, il y a un vacuum que nous devons nous-mêmes remplir, et que nous remplissons avec de l’information (ou de la désinformation) fournie par notre culture23. » Sans les instructions que nous donne la culture, nous ne pourrions être sûrs d’avoir communiqué même nos émotions les plus élémentaires, de peur ou de joie. Le cas de la langue est peut-être le plus frappant : le petit de l’homme ne naît pas au sein d’une langue naturelle et universelle, mais à l’intérieur d’une communauté linguistique particulière, sans l’aide de laquelle il ne pourrait acquérir aucune langue, donc aucun des innombrables avantages qui en dépendent ; en un mot, il ne pourrait devenir humain.

Tout être humain a besoin d’un ensemble de normes et de règles, de traditions et de coutumes, transmises des aînés aux cadets ; sans elles, l’individu n’accéderait jamais à sa pleine humanité, il serait réduit à la condition de l’« enfant sauvage », condamné à l’anomie, c’est-à-dire à l’absence de toute loi et de tout ordre : une absence génératrice de graves perturbations. Ainsi vivent aujourd’hui certains enfants abandonnés, non plus dans la forêt, mais dans les rues des grandes villes, parlant à peine, luttant contre les agressions, se vendant au plus offrant, s’assommant de drogues. La destruction de la culture est appelée « déculturation » : la condition d’un être humain qui a perdu sa culture d’origine sans en acquérir une autre, et qui risque d’être conduit, bien malgré lui, à l’impossibilité de communiquer, donc à la barbarie.

On peut comprendre ainsi (sans l’approuver) le fait que de nombreuses populations se considèrent comme les seules à être pleinement humaines, et rejettent les étrangers en dehors de l’humanité : c’est que, étant incompréhensible, la culture des étrangers est jugée inexistante, or sans culture l’homme n’est pas humain.